

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LETTRE DE MONSIEUR WISEMAN,

EVÊQUE DE MÈLIPOANE, INPART, COADJUTEUR DE M. LE VICAIRE APOSTOLIQUE DU DISTRICT CENTRAL EN ANGLETERRE.

A NN. SS. les évêques de France.

L'Eglise catholique toute entière a appris avec bonheur qu'il se manifeste en Angleterre un esprit nouveau qui doit réjouir tous les cœurs chrétiens.

Un évêque, l'un des plus éminents de cette Eglise si long-temps désolée, vient de faire part aux évêques de France des espérances que lui donne cet heureux changement pour une époque plus ou moins éloignée, qui est encore un secret impénétrable de la Providence; et il sollicite des prières pour que Dieu favorise de plus en plus ce retour vers la foi catholique.

Plusieurs de nos évêques ont déjà répondu à ce pieux élan de zèle vraiment apostolique de Mgr. Wiseman. M. l'archevêque de Paris s'exprime ainsi dans une lettre adressée au clergé de son diocèse:

" En présence d'un tel combat et avec l'espérance d'un si beau triomphe, nous ne refuserons pas de prier avec confiance, avec ferveur, avec persévérance; nous demanderons à Dieu, pour les âmes encore indécises, l'esprit de sagesse et de force dans toute sa plénitude.

" Nous invitons les prêtres de notre diocèse, qui en auront la dévotion, à offrir une fois au moins le saint sacrifice, et toutes les âmes pieuses à faire une ou plusieurs communions pour cette bonne œuvre. Il n'en est peut-être pas une qui lui soit comparable. Quel chant de triomphe dans le ciel où le retour d'un pécheur cause tant d'allégresse, si l'une des nations les plus illustres de l'Europe, qui envoie ses vaisseaux sur toutes les plages de l'univers, y portait un jour l'amour et le respect pour le centre de l'unité catholique!

" Jamais gage plus rassurant n'aurait été donné au monde, de voir désormais les peuples unis, non plus seulement par les intérêts, loin de sa nature si fragile, mais par l'unité de foi, par l'unité de culte, par la charité, ce lien plus fort que tous les traités et plus puissant que les plus redoutables armées."

Nous transcrivons ici avec bonheur cette lettre édifiante de Mgr. Wiseman:

" Monseigneur,

" Le lien de sympathie qui unit les parties et les membres de l'Eglise catholique, la confiance qu'un évêque de cette Eglise (quelque indigne qu'il puisse être de ce nom) doit avoir en la bonté et en la charité des autres pasteurs, ses frères, tels sont, Monseigneur, les titres qui me font espérer que vous voudrez bien m'accorder votre attention et votre intérêt.

" Il a plu à la divine Providence de vous placer, pour exercer votre ministère, dans un pays où la religion catholique est reconnue et professée par la presque totalité de la population; où un clergé nombreux, zélé et exemplaire, allège le fardeau de votre charge pastorale et vous console par des fruits abondants de salut; un pays enfin où, après bien des années d'épreuves, vous voyez la religion et ses vénérables ministres sortir comme l'or de la fournaise, plus purs et plus brillants qu'avant d'y avoir passé. Quant à nous, nous avons, au contraire, été placés par la même Providence dans un pays où l'hérésie et le schisme ont long-temps prévalu et tiennent encore le peuple en masse enchaîné dans les ténèbres; où le nombre des ouvriers évangéliques est insuffisant pour la moisson; en un mot, où nous avons tout à faire: bâtir des églises, pourvoir à l'éducation et fonder des institutions religieuses. Mais, au milieu de cette désolation, il a plu au Tout-Puissant d'opérer un changement propre à nous remplir de consolation: il a fait briller sur nous un rayon d'espérance qui dissipe les ténèbres de l'avenir; il a allégé nos travaux et les a rendus agréables comparativement à ce qu'ils ont été pour nos pères dans le ministère. Nos prédécesseurs ont semé dans les larmes, et nous récoltons dans la joie.

" L'Eglise catholique toute entière a appris, avec allégresse, qu'il se manifeste en Angleterre un nouvel esprit religieux, que l'on ne peut s'empêcher de regarder comme une manifestation de ce même *Esprit Saint* qui agita les eaux du chaos, pour produire l'ordre et la lumière, et qui semble agiter aujourd'hui le sombre océan des erreurs humaines, dans le but d'en tirer l'unité, la vérité et un monde nouveau de foi religieuse. Ce n'est pas seulement qu'il s'opère, au milieu de nous, des conversions plus nombreuses qu'autrefois et parmi des personnes occupant dans la société des positions plus éminentes; mais les vieux préjugés s'effacent; on nous exprime des sentiments affectueux; et les esprits, en nombre plus considérable que jamais, se précoc-

cupent du retour à l'unité et le désirent. Dans ce changement, le Tout-Puissant a eu soin de nous prémunir contre les dangers de la présomption en nous plaçant dans l'impossibilité de nous attribuer même la plus faible part du bien qui s'opère.

" Ce qui se passe en Angleterre ne saurait s'expliquer ni par l'activité des catholiques, ni par les prédications de notre clergé, ni par les ouvrages de nos écrivains, ni par le zèle et la piété des fidèles. Ce n'est ni l'habileté, ni la prudence, ni l'adresse, ni la sagesse de l'homme, qui ont, même d'une manière éloignée, concouru au développement de ce qui s'opère autour de nous. Bien au contraire, il semble que toute intervention de notre part, ayant pour objet de hâter le dénouement désiré de ce grand mouvement, en aidant à venir à nous ceux qui se rapprochent de nos doctrines, ait eu pour résultat de retarder plutôt que de seconder les effets qui se produisent.

" Une impulsion spontanée de la grâce et une succession providentielle de circonstances, sont les seuls moyens auxquels le Maître des hommes et des choses ait eu recours pour produire les glorieux résultats dont nous sommes témoins.

" La foi nous apprend que nous pouvons favoriser cette action de la grâce d'une manière certaine en recourant à la prière, et l'expérience nous a dit que c'était-là notre seule et notre plus puissante ressource.

" Les catholiques d'Angleterre ont appris, avec une sincère gratitude, que leurs frères du continent, et de la France en particulier, ont déjà uni leurs supplications aux leurs. Ils ont vu une preuve d'amour fraternel dans cet empressement à prier pour le retour de l'Angleterre à l'unité de la foi, au moment où Dieu commençait à toucher le cœur de quelques protestants, et à leur inspirer la pensée de chercher leur consolation dans le sein de leur mère affligée. Ces deux impuisions se sont développées simultanément, l'une répondant à l'autre, ou plutôt la secondant, et étant en quelque sorte sa récompense. Ainsi, nos prières doivent redoubler d'ardeur en proportion du succès dont elles sont couronnées. C'est-là, Monseigneur, le genre de secours, la charité que le plus humble de vos frères vient solliciter de vous. Nous sommes arrivés à une crise des plus consolantes: les esprits sont plus que jamais agités et inquiets sur ce qu'ils doivent faire. Un grand nombre d'hommes qui sont disposés à venir à nous, ont à soutenir les luttes les plus terribles. Ils sont placés dans l'alternative de choisir entre la perte de tous les biens terrestres et le rejet de la vérité; ils ont à vaincre le respect humain, les préjugés, à sacrifier leur plus cher intérêt de famille, et souvent des affections que respectent la nature et la loi de Dieu. Toutes ces circonstances concourent à rendre leur conversion plus difficile, et, pour plusieurs, la démarche d'entrer en communion avec l'Eglise, demande un esprit de sacrifice poussé à un degré héroïque.

" Quel catholique pourrait refuser ses prières, quel enfant de l'Eglise ne s'estimerait heureux de venir au secours des âmes engagées dans cette terrible lutte? Plusieurs sont encore chancelans et indécis sur le parti qu'ils doivent prendre. Qui se refuserait à demander pour eux l'esprit de sagesse et de force dans toute sa plénitude?

" J'espère, Monseigneur, que vous ne trouverez pas présomptueux de ma part l'appel que je fais à votre charité, en faveur de cette cause, qui mérite tout l'intérêt de votre clergé et de votre troupeau.

" Le vénérable prélat dont je suis le coadjuteur a pensé, après mûres réflexions, et je me suis rangé à son avis, qu'un des moyens les plus efficaces pour hâter le moment du retour dans le commun berceau de tous ses frères qu'un moment d'erreur en a fait sortir depuis si long-temps, serait de solliciter de nos frères, les évêques de la France et des autres pays catholiques, une grande manifestation de sympathies et de prières à l'égard de la malheureuse Eglise d'Angleterre.

" Cette circonstance vous explique, Monseigneur, comment je m'adresse à vous, plutôt que toute autre personne, plus digne de remplir cette mission.

" Si nous pouvions, comme fruit de cet appel, espérer d'obtenir de vous une demande publique de prières de la part de vos prêtres, de vos communautés religieuses ou de tous vos fidèles; si surtout nous pouvions obtenir de chacun des prêtres de votre diocèse une oblation de l'adorable sacrifice en faveur de notre malheureux pays, nos désirs seraient largement satisfaits.

" Nous aurions soin nous-mêmes ensuite de porter à la connaissance de toute l'Angleterre, les témoignages et les ardents désirs de votre charité; et l'Eglise d'Angleterre répondrait, nous en avons l'espérance, à ces vœux de ses anciens frères.

« Vos cœurs pourroient jouir ainsi dès cette vie de la récompense due à votre charité, en attendant que Dieu rende ce bienfait au centuple dans le ciel, tant à vous, Monseigneur, qu'aux membres de votre clergé et à votre troupeau.

« Je vous prie, Monseigneur, d'excuser cette importunité et de me permettre de me dire

« Monseigneur

« De Votre Grandeur,
 « Le très-humble et respectueux serviteur,
 « † N. WISEMAN, Evêque de Mélipotame.»

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

M. L'ABBÉ LACORDAIRE.

Aujourd'hui, les conférences de l'Avent ont commencé en l'église métropolitaine, au milieu d'une grande affluence d'auditeurs d'élite, toujours avides d'entendre la parole vive et saisissante de M. l'abbé Lacordaire.

L'an dernier, l'éloquent orateur a démontré l'action de la doctrine catholique sur l'esprit, où elle fait naître la certitude, et sur l'âme, où elle enfante la vertu. Mais si grand que soit ce théâtre intime, il en est un autre encore plus vaste, plus solennel, où tout aboutit, c'est la société. L'homme n'est pas un être solitaire; il naît de la société, dont il emprunte tout, à laquelle il doit tout rendre par conséquent. Il ne suffit donc pas d'avoir considéré l'homme comme esprit et âme, sous les rapports de la certitude et de la vertu; ce n'est pas là le terme de l'humanité. La société est le confluent où toute vertu aboutit; voyons ce que la doctrine catholique a produit par rapport à l'ordre social. La doctrine catholique a fait ce que n'a fait aucune autre doctrine: elle a créé une société à elle, qui a résisté à toutes ses rivales; cette société est réservée. Tel sera le sujet des nouvelles conférences.

Cette doctrine catholique produit dans l'esprit une certitude supérieure à la certitude humaine; elle produit donc une société intellectuelle et publique. Il existe, il est vrai, une société intellectuelle et publique par cela seul que les hommes sont en communauté d'intérêts; c'est là, la société du sens commun; mais cette société n'est pas libre; l'homme ne peut lui échapper que par la folie, suicide intellectuel. Dans la sphère de l'activité spirituelle de l'homme, la doctrine catholique seule a fondé une société intellectuelle.

Tous les grands génies ont senti la nécessité de fonder cette république des esprits. Pythagore, Platon, Socrate, Confucius, ces premiers noms du monde profane, si on peut l'appeler ainsi, cherchaient l'unité intellectuelle, ce premier bien de l'homme; voilà ce que veut encore, à quelques écoles qu'ils appartiennent, tous les penseurs de nos jours.

Trois puissances se sont présentées pour soutenir l'unité de la pensée: la puissance rationaliste, la puissance autocratique et la puissance hérétique. « La philosophie rationaliste, a dit l'orateur, j'entends la bonne, non la sceptique; non celle qui nie, mais celle qui édifie, celle de Pythagore et de Platon; cette philosophie a-t-elle produit l'unité intellectuelle des esprits? Il faut, pour cela, que les idées soient communes et immuables; autrement, il n'y aura ni unité ni fondement. Tant que l'homme n'est pas d'accord sur le principe, il n'y a pas d'harmonie, il n'y a pas de points de rencontre, pas de société. Pour arriver à l'unité, il faut des idées communes, immuables, fondamentales, qui soient du domaine de tous, du savant et de l'ignorant, du pauvre et du riche; autrement, ce sera une société domestique, ce ne sera pas une société publique; pour qu'il y ait société publique, il faut que cette société soit composée par des hommes de tous les rangs, de toutes les conditions, et qu'elle se forme de nations. La philosophie rationaliste la meilleure a-t-elle produit ces idées communes? elle a produit des opinions et des écoles; et encore de quelle durée ont été ces écoles? Aujourd'hui même, ici, dans cette capitale, quel est l'homme de quarante ans qui se dise le disciple d'un autre? A quinze ou seize ans, on applaudit au talent, à la parole flexible du professeur; mais vienne l'âge viril, et le disciple réformera son maître. La philosophie rationaliste est donc impuissante.

« L'unité des esprits est un bien dont la société des esprits ne saurait se passer; il n'y a, autrement, que la monarchie des corps, qui est une semence de désordres sans fin; le devoir d'un grand homme est donc d'établir cette unité. De grands hommes l'ont tenté; ils l'ont essayé par la puissance du glaive; il m'appartiendrait peut-être à moi, de les foudroyer; mais ils ont pensé, ils ont vécu d'une pensée: c'est quelque chose qu'il faut regarder avec calme et respect. Toutefois ils n'avaient point l'immuabilité, ils n'avaient que l'immobilité, c'est la mort; l'immobilité est un cachot pour l'esprit; brisons ce cachot pour nous unir à une société qui se forme non pas d'esclaves, mais d'hommes libres.

« Nous voyons que la philosophie autocratique n'est pas moins indigne de l'esprit que la philosophie rationaliste. Il y a un milieu, c'est la philosophie hérétique, qui reconnaît l'impuissance de celle-ci et admet un élément surnaturel, mais complet. Au 16e. siècle, l'Europe admettait la supériorité de la doctrine catholique; un moine vint et il voulut briser le réseau de cette doctrine; il en accepta une partie et repoussa le reste; on n'a pu s'en tenir à ses principes fondamentaux; on est arrivé, derrière lui, au plus profond désordre intellectuel. Des esprits alors se sont désespérés; il était évident que la raison ne pouvait constituer une société intellectuelle; ils ont alors déclaré que la division des esprits était le seul bien. Penser pour soi,

renverser le lendemain ce qu'on a élevé la veille, c'est là notre bien! L'homme ne veut pas de l'unité. Voilà où la plupart en sont en Europe; la division des esprits est notre bien! Vous datez de vous, vous finirez donc en vous. Trouvez la paix, la certitude au milieu de cela! Hommes de discord, l'autocratie va, pendant ce temps, le fouet du Cosaque à la main; et vous, fils de l'indépendance et de l'orgueil, vous voudrez, selon l'expression d'un poète, à votre chaîne attacher l'univers, car le despotisme suit la division.

« Eh bien! moi, qui ne veux pas d'autocratie, je me suis demandé s'il n'y avait pas d'unité, s'il n'y avait pas de point d'appui; et depuis dix huit siècles les voix des jeunes filles, des jeunes hommes et des vieillards chantent en chœur: *Credo in unam sanctam catholicam et apostolicam Ecclesiam*, et j'ai répété avec eux ce chant sacré.

« Voyons maintenant si l'Eglise catholique a l'unité. La doctrine catholique a-t-elle produit des idées communes, immuables, fondamentales? Elle a créé, chose merveilleuse! des idées qui ont subsisté à travers les mouvements des hommes, à travers tant de révolutions. Depuis dix-huit cents ans, toutes ces nations, tous ces hommes, ces conciles, ces évêques, ces papes, ces milliers de volumes qui remplissent nos bibliothèques ont dit la même chose; et que disent-ils donc? Ils enseignent l'existence de Dieu, la chute de l'homme, et la venue d'un rédempteur qui a donné une loi, hors de laquelle il n'y a point de salut. Quiconque a dit le contraire a été expulsé des portes du temple. Voilà la doctrine catholique, doctrine devant laquelle ont passé des empires et des milliers de soldats. La philosophie vient et lui dit de changer.—Non, répond-elle. La philosophie lui présente le glaive.—Tranche, mais je parlerai plus haut. Que nous reprochent chaque jour toutes les feuilles spirituelles et non spirituelles de l'époque? Changez, nous disent-elles; redorez-vous un peu à la moderne, et vous aurez des prosélytes. Nous sommes immuables; c'est là qu'est le miracle. Nous dire d'abandonner notre passé, ce serait dire à un roi d'ôter sa couronne; ce serait vouloir ôter d'un édifice la pierre fondamentale.

« Le Brahme, le païen, le mahométan persistera aussi; mais ce que nous avons plus que lui, c'est que nous acceptons librement. Nous ne sommes pas nés sur les marches du trône de César; nous sommes nés dans d'obscur souterrain; nous avons tout contre nous, les Césars, et nous dormons dans les tombeaux, dans les catacombes, et l'apôtre appelait l'ouvrier à partager leur poussière, et l'ouvrier écoutait, allait. Etait-ce là une conquête violente? La liberté, qui vint depuis, ne fut que le prix du sang des chrétiens.

« Au moyen-âge, il est vrai, il y eut alliance de la société spirituelle et civile; mais ce temps a duré peu. Et certes, depuis cent ans, nous n'avons pas le pouvoir, et cependant la doctrine catholique persévère dans son immuabilité.

« Cette société est publique; femmes, enfans, philosophes, riches et pauvres, tous sont admis; le pauvre fait le même acte de foi que le riche: *Credo in unum Deum*.

« Ainsi nous avons établi cette société intellectuelle et publique; en dehors d'elle, il n'y a qu'un mélange d'intérêts et de biens matériels. La philosophie rationaliste, la philosophie autocratique et la philosophie hérétique n'ont pu l'établir; la doctrine catholique seule y est parvenue. Quelle est la raison de l'impuissance des autres doctrines et des succès de la doctrine catholique? Là est la source de toutes les conséquences que l'orateur aura à tirer dans la suite de ces conférences.

CORRESPONDANCE.

M. L'EDITEUR,

Il est dans la vie sociale de ces évènements qu'il importe de transmettre à la postérité, surtout lorsqu'ils ont trait à la morale, plus encore à la religion base de toute morale. Aussi est-ce en vue d'en propager le souvenir que je donne ici une esquisse de la belle mission de Terrebonne. Je serais heureux de pouvoir manier un pinceau de maître, pour tracer en caractères nobles et dignes du sujet, les exercices d'une fête dont le catholicisme seul peut faire concevoir la pensée. Cependant je me croirais coupable en gardant un silence peut-être injurieux à la religion, à la morale de nos Canadiens, à l'honneur du clergé, aussi à la réputation de science et de vertu des missionnaires distingués qui ont donné ici ces exercices spirituels. Si un jour la noire calomnie lance ses traits malicieux contre les Oblats de Marie, ce sera à la piété des Canadiens, jointe aux sentiments de tous les peuples qui ont eu l'avantage de la entendre, de rendre hommage à leurs mérites innés et acquis. S'il est généralement établi que le dix-neuvième siècle est le siècle des lumières, ne pourrait-on pas dire ici que le catholicisme est encore à la hauteur de ce siècle, pour ne pas dire qu'il surpasse même les progrès qui en font la gloire. Demandez le surtout à la France et à l'Irlande, d'où partent chaque année des pépinières de héros de la foi, pour implanter sur toute terre, l'arbre de la croix, l'étendard de la civilisation, et par là les bienfaits de l'ordre social. Or, parmi ces institutions philanthropiques que le catholicisme enfante pour le bien être général et individuel des masses, ne voit-on pas avec honneur fleurir celle des RR. PP. Oblats de Marie Immaculée, dont la mission est de régénérer les peuples? Tels sont les excellents missionnaires qui durant trois semaines ont donné à la paroisse de St. Louis de Terrebonne, la mission dont le souvenir se propagera d'âge en âge avec les heureux fruits qu'elle a pro-

duits. Ce fut le 7 du courant qu'elle s'ouvrit sous les plus heureux présages. Tout y invitait, un ciel pur, des routes faciles, une excellente disposition qui s'annonçait par l'extérieur recueilli de tout un peuple, enfin l'ardeur, le désir du bien qui brillaient sur les figures angéliques des missionnaires; je m'abs-tiendrai de les noter de peur de blesser leur modestie, vertu caractéristique de l'Association.

Avant leur entrée à l'église, ils se prosternèrent et baisèrent à genoux le crucifix que leur présenta le rév. Curé. Ainsi c'est par la croix et un acte d'humilité que les Pères Oblats commencent à opérer le bien moral et religieux de toute une population. Leur entrée est imposante; à genoux aux pieds du pasteur, ils lui demandent solennellement la permission de prêcher et de donner la mission. Vous concevez, avec quelle joie manifeste, notre zèle curé acquiesça à leur demande: le *Veni Creator* se chanta et la mission est ouverte. Voilà donc que toute une paroisse est agitée d'un mouvement religieux continu; l'on a vu même un vieillard centenaire, jouissant de toutes ses facultés, sauf quelque débilité dans les membres, assister avec une assiduité exemplaire, durant toute une semaine, aux exercices de la mission. Deux fois le jour, les quatre missionnaires ont donné alternativement des instructions où la laideur des vices et les charmes de la vertu ont été développés avec ce ton persuasif qui caractérise l'éloquence évangélique. Figurez-vous assister à l'une de ces séances; d'abord le chant des cantiques par un chœur nombreux d'hommes et de jeunes filles, soutenu des accords de l'orgue, flattaient l'oreille tout en impressionnant l'âme de pieuses émotions; puis les instructions où l'élégance de l'expression secondait toujours la noblesse des pensées, puis d'imposantes cérémonies qui vous frappaient de je ne sais quelle religieuse mélancolie qu'il est bien donné au cœur de concevoir, mais jamais à la plume de tracer, puis un silence magique où l'âme semblait seul avec son Dieu; puis enfin la bénédiction du St. Sacrement et le cantique joyeux: *Bénissons tous en chœur*, etc. Les émotions furent telles que durant les trois semaines de la mission, les conversations ne roulaient littéralement parlant, que sur les offices de l'église; ce qu'on y avait vu, entendu, éprouvé au fond de l'âme, et la joie s'épanouissait sur toutes les figures; les occupations étaient suspendues, tout travail cessait aux sons invitants de la cloche. Ce fut une fête ou plutôt un *Jubilé* continu. Maintenant vous parlerais je des cérémonies extraordinaires par lesquels les esprits attentifs et les cœurs touchés se disposaient aux admirables effets de la mission. Un jour, c'est la cérémonie de la pénitence, où vous voyez prosterner la face contre terre, le supérieur dépourvu du vêtement blanc, emblème de l'innocence, qui se considère comme autrefois le Sauveur, chargé des crimes de son peuple, tandis que l'un des Pères d'une voix pathétique demande du haut de la chaire pour la victime, pardon et miséricorde. Ce spectacle est d'autant plus frappant que chacun en soi sait qu'il est vrai coupable, digne des châtimens du ciel. Un autre jour c'est le renouvellement des vœux du baptême; cette cérémonie imposante commente par le chant des béatitudes évangéliques, que le supérieur en chaire commence avec onction, puis le peuple chante le *Credo*. C'est alors que se montre bien vive la foi du Canadien par les protestations à voix haute de fidélité à la religion catholique, à ses dogmes, à ses préceptes, à sa morale; alors aussi chaque individu de l'immense réunion, tient à la main un cierge allumé en renouvelant par des réponses aux questions du prédicateur, les engagements sacrés du baptême. Cependant un chœur nombreux de prêtres en habits sacerdotaux environnent l'autel; le St. Sacrement est placé sur une custode très-élevée, de manière à dominer sur toute l'assemblée. La magnifique parure de l'église rehaussait encore l'éclat de la cérémonie l'une des plus pompeuses du culte catholique. Un riche baldaquin formé de colonnes sveltes et légères surmonté d'un dais riche et d'un travail exquis, encadrait l'autel où brûlaient mille cierges artistement disposés, dont les reflets doux, quoique vifs, donnaient un coup-d'œil enchanteur. Cet ensemble d'objets si variés illusionnait tellement l'âme, que durant les quelques heures de la cérémonie, l'on ne se croyait plus habitans de la terre. C'était d'un effet magique. Un autre jour ce fut l'amende honorable. Ici le prédicateur s'est surpassé par l'élévation, la sublimité des idées, la rapidité de l'élocution, la nouveauté des comparaisons, enfin par cette force majeure qui frappe, ébranle et dompte les volontés, et rappelle le souvenir des Chrysostôme, des Massillon et tant d'autres célébrités oratoires. Un autre jour, c'est l'institution de la congrégation des demoiselles où plus de 200 jeunes filles, l'élite de la paroisse, agenouillées devant l'autel de Marie, mettent leur jeunesse sous l'égide protectrice de cette vierge-mère. Nous étions tous émus jusqu'aux larmes. Puis la communion générale où plus de 1,500 personnes des deux sexes ont eu le bonheur de s'approcher de la table sainte. Quel grand spectacle dans cet ordre admirable, ce silence majestueux, cette piété édifiante, ce calme parfait de toutes les passions se taisant devant la foi religieuse des pieux assistans; et plus encore, la société de Tempérance où près de 300 personnes de toutes conditions se sont rangés, comme en triomphe, sous les bannières de cette admirable institution. Ce fut un bel élan donné à la réforme des mœurs. Toujours donc du nouveau et toujours du beau, jusqu'à ce qu'enfin, Mgr. de Martyropolis vint par sa présence ajouter un nouvel élan à l'enthousiasme religieux de mes co-paroissiens. Sa Grandeur a couronné la fête par l'administration de la confirmation. Elle fut touchante la parole du pasteur surtout lorsqu'il adjura ses bien-aimés compatriotes, au nom de leur nationalité comme de leur religion, si bien identifiées l'une avec l'autre, de s'adjoindre à la si utile société de tempérance. Enfin, dimanche, le 28, la mission se termina par le chant joyeux du *Te Deum* et les adieux touchants des mis-

sionnaires, dont les larmes d'attendrissement se mêlent aux pleurs de joie et de bonheur de toute une paroisse. — Après l'office, nouveau spectacle; tout Terrebonne réuni comme un seul homme présente à l'Evêque et aux missionnaires une adresse expressive des sentiments d'affection et de reconnaissance d'un peuple qui transmettra à la génération future, la mémoire d'hommes dont la vie est une suite non interrompue d'œuvres toutes philanthropiques. On n'est plus maître de soi; chacun porte au sein de sa famille les émotions qu'il éprouve au fond de l'âme. La mission est donc finie; mais le souvenir, le précieux souvenir en reste gravé à notre pensée, imprimé dans notre mémoire, incrusté dans nos cœurs!!!

Terrebonne, 29 décembre 1845.

BULLETIN.

Bref de notre Saint Père le Pape. — Diocèse de Fribourg. — Etat de la Syrie. — Collège arménien à Paris. — Révélation de l'Esprit public contre l'Université.

— Nous citons une partie des Conférences que le R. P. Lacordaire a prononcées dans l'église de Notre-Dame pendant l'Avent dernier.

— Nous reproduisons des journaux français le bref de félicitation que notre Saint Père le Pape Grégoire XVI a eu la bonté d'adresser à M. l'abbé Dupanloup au sujet de son livre, intitulé: *De la Pacification Religieuse* qui est déjà à sa seconde édition. Le but de M. Dupanloup est dans son ouvrage, "de travailler à apaiser l'irritation de certains esprits, calmée en apparence, des passions qui paraissent assoupies, des préjugés haineux prêts encore à éclater qui alimentent en eux une agitation fâcheuse avec laquelle toute solution juste et libérale deviendrait impossible." Voici ce bref, qui est signé de la main même du Souverain-Pontife.

"GRÉGOIRE XVI, PAPE.

"Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

"C'est avec une grande satisfaction que nous avons reçu vos lettres, écrites dans un sentiment profond d'amour et de vénération envers nous, par lesquelles, très-cher fils, vous avez voulu nous faire hommage d'un livre que vous avez composé en français et publié à Paris cette année sous ce titre: *De la Pacification religieuse*. Quoique les sollicitudes si graves et si assidues de notre souverain pontificat ne nous aient pas permis jusqu'ici de lire ce ouvrage en entier, toutefois, dans ce que nous en avons déjà lu et goûté, nous avons trouvé des preuves assez abondantes de votre religion, de votre piété, de votre doctrine et de votre science. C'est pourquoi nous louons grandement dans le Seigneur votre zèle à défendre l'enseignement et la liberté de l'Eglise catholique, zèle vraiment sacerdotal. Et cependant, notre cher fils, nous vous adressons nos justes remerciemens pour l'hommage de ce livre, et en témoignage de notre amour paternel pour vous, nous vous accordons, de toute l'affection de notre cœur, la bénédiction apostolique jointe à nos vœux pour vous de toute véritable félicité.

"Donné à Rome, à Sainte-Marie-Majeure, le 30 juillet 1845, quinzième année de notre pontificat.

"GRÉGOIRE PP. XVI."

— Dans une lettre que Mgr. l'archevêque de Fribourg avait écrite le 3 de janvier 1845, à ses curés au sujet des mariages mixtes, il leur défendait de donner la bénédiction sacramentelle aux époux qui ne s'engageraient pas à élever leurs enfans dans la religion catholique. Les curés furent toujours fidèles aux prescriptions de cette lettre, et les choses demeurèrent dans cet état jusqu'au 3 juin dernier. Mais le conseiller d'état Nebenius surpris de ce que l'Eglise catholique prétendait faire acte d'indépendance, fit déclarer nulle la circulaire de l'évêque parce qu'elle avait paru sans le placet du gouvernement: que l'autorité ecclésiastique ne pouvait la maintenir sans s'exposer à de fâcheuses conséquences, qu'il fallait la retirer, et continuer à demander au gouvernement ses instructions sur les mariages mixtes.

Dans une circonstance aussi pénible, l'archevêque consulté par ses curés sur ce qu'ils avaient à faire, adressa à tous les doyens de son diocèse une instruction où il leur enjoignait de se conformer aux prescriptions du Siège apostolique sur ce sujet. Il fit même voir, puisque l'état regardait la bénédiction du prêtre comme n'ajoutant rien à la validité du contrat, qu'elle ne portait aucune atteinte aux lois civiles. — Cette mesure inattendue déconcerta le gouvernement: il fut décidé que l'on ferait de nouvelles démarches auprès de l'archevêque pour l'engager à céder. On lui députa le conseiller Christ qui a épousé lui-même une femme protestante et qui fait élever ses enfans dans l'hérésie. Mais l'Esprit Saint fortifia le cœur du prélat qui demeura ferme

dans sa résolution, et le conseiller s'en retourna sans avoir rien obtenu. Voilà où en sont les choses maintenant.

—Voici un extrait d'une correspondance adressée à l'*Univers* en date du 22 de novembre, qui fait voir jusqu'à quel point de détresse sont réduits les chrétiens de Syrie et du Liban.

Les Turcs, y est-il dit, sont absolument maîtres de la montagne, et exercent à leur gré, leur haine contre les chrétiens. Ils ont fait d'abord une levée d'armes; mais s'étant aperçus qu'elles n'avaient pas été toutes rendues, ils sont revenus à la charge; ils emploient toutes les tortures pour faire avouer où elles sont cachées: les principaux chefs avec le prince sont emprisonnés, — les curés ont été arrêtés et subissent la torture: un curé de Gazir a été suspendu par les pieds à un arbre et a reçu tant de coups qu'on l'a emporté comme mort. — Le nom français est devenu un objet de raillerie pour les Turcs: à chaque coup qu'ils donnent aux chrétiens: Tiens, disent-ils, puisque tu es chrétien, prend cela, (pour le compte des français) — Le gouvernement Turc s'est emparé de tous les magasins de blé et a intercepté toutes les communications avec Djannic, Zahié et Beyrouth. La montagne se trouve sans un grain de blé, et dans quinze jours, les paysans seront réduits à la plus saffreuse extrémité. Le nom français est des plus avilis en Syrie, les Russes et les Anglais en rient et triomphent. Si la France abandonne le protectorat qu'elle y exerce depuis des siècles, on doit s'attendre à une perte de 200,000 Maronites.

—Une congrégation de religieux, dit l'*Univers*, qu'on peut appeler les Bénédictins Arméniens va ouvrir à Paris un collège national. Les légataires sont les religieux *Mécharistes* de Venise, ainsi appelés du nom de Mécharitar, leur patriarche, qui vint, il y a un siècle, fonder, dans une des lagunes voisines du Lido, le couvent de St. Lazare, justement célèbre par les travaux et les publications scientifiques de ses membres. L'école Mouradian a été ouverte à Padoue en 1834, et celle dite Raphaëlian, à Venise, en 1836. C'est celle de Padoue qui va être transférée à Paris. Les langues qu'on y étudiera seront l'arménien, le français, le turc, l'italien, l'anglais et l'allemand. L'aptitude remarquable de la race arménienne pour apprendre et prononcer les idiômes étrangers permet de croire que presque tous les élèves auront acquis, à la fin de leur cours, une connaissance suffisante des langues prescrites par le règlement. Le nombre des enfants qui doivent être reçus gratuitement n'est pas fixé; il est proportionné aux ressources de l'établissement, il se réserve le droit d'admettre, moyennant une pension, les enfans riches.

—Nous reproduisons les piquantes révélations de l'*Esprit public* contre l'Université. Le prestige de la science, dit-il, a sauvé jusqu'ici l'Université. Eh bien! l'Université est ignorante. Nous avons déjà jugé l'enseignement supérieur. A la Sorbonne, nous y avons trouvé le désordre et l'ignorance. Nul plan pour tous les cours particuliers, point d'idées générales, mais une science vaine éparpillée çà et là.

A l'Ecole normale, nous y avons vu des cours ridicules, l'horreur du présent. Nous avons dit que des professeurs avaient inauguré leur cours par l'aveu d'une ignorance complète. Un éclectique célèbre commença ainsi un cours d'histoire de la philosophie grecque à l'Ecole normale: «Messieurs, je ne sais ni un mot d'histoire, ni un mot de grec.»

Cependant une chaire d'histoire de la philosophie grecque étant venue à vaquer hors de l'Ecole normale, il s'en empara. Il emprunta les cahiers qu'on avait lus devant lui, et fit voir une érudition qui surprit tout le monde. Mais ce qu'il y avait de déplaisant, c'est qu'il ne pouvait dépasser la première époque de la philosophie, qui se termine à la mort de Socrate, 400 ans avant J.-C. Tous demandaient pourquoi il s'exténuait à faire des résumés de résumé. Voici la raison, c'est que les cahiers de l'Ecole normale n'allaient pas au-delà de cette époque.

Un autre était professeur de grammaire générale et d'anglais: de grammaire générale, il avouait naïvement qu'il en savait peu ou point. «Que voulez-vous, dit-il, que je m'échine à apprendre la grammaire générale pour 200 francs par mois. Quand il se trouvait pris entre des objections graves, il s'en retirait par une formule très-simple: Cela dépend du point de vue de l'esprit. C'était tout son langage scientifique. Quand il expliquait Milton: «Messieurs, disait-il, ma prononciation ne vaut pas le diable.» Un élève chargé du cours élémentaire enseignait à ses écoliers à prononcer le

mot opinion: opinaion. Un autre chargé d'enseigner l'histoire, disait: «Messieurs, je ne sais que le grec.... Nous n'en sortirions pas, si nous restions à l'Ecole normale. Entrons dans un collège. Il faut ici savoir quelque chose de secondaire. Cependant un jour un inspecteur d'académie, fut envoyé dans une classe de géographie pour l'examiner: «Mon enfant, dit-il à l'un des élèves, quelle est l'étymologie des mots ouest, est, sud, nord? ici le professeur de se recueillir; M. l'inspecteur lui impose silence et continue en ces termes: «Mon enfant, Adam étant dans le paradis vit le soleil se coucher pour la première fois. Dans son trouble, il s'écria: Où est (en français)? Voilà, mon enfant, l'étymologie du mot *Ouest*: Le lendemain matin, quand il vit le soleil se lever; Adam s'écria avec joie: *Est* (en latin) il est. Quand à l'étymologie du mot *Sud* il faudrait être bien peu versé dans la connaissance de la langue latine pour ne pas voir que c'est le radical du verbe *Sûdare*, *Sudo*, *Suer*. Enfin le mot *Nord*, vient évidemment de *Bouréas*. Cette année l'Université donnera au concours général pour matière de vers, dans la classe de troisième, la dernière croisade de 1270. Croirait-on que messieurs du conseil royal ont trouvé moyen de montrer leur ignorance dans un sujet si connu? Ils firent mourir St. Louis prisonnier des infidèles, *captivus*. Le conseil royal ne sait pas l'histoire de France! Et voilà les hommes qui veulent présider à l'instruction publique! Les élèves célèbrèrent cette anerie par une lettre adressée au corsaire. Ils firent un peu rudement la leçon aux professeurs; c'était justice.»

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

—Le *Diario di Roma*, du 18 novembre, annonce que, vers les premiers jours de ce mois, le cardinal Patriz, vicaire-général de Sa Sainteté, régénéré par les eaux du baptême, dans l'église de Ste-Marie in *Vallicella*, deux israélites, Bonaventure Trevis, d'Ancone, âgé de 40 ans, et Isaac Jerasal, de Constantinople, âgé de 18 ans.

FRANCE.

—Une souscription vient d'être ouverte à Lyon, pour une œuvre qui fait honneur à l'illustre cardinal sous les auspices duquel elle s'accomplit, au digne ecclésiastique qui en est l'instigateur, à la piété des Lyonnais, et même des fidèles d'autres diocèses de France, qui déjà y ont pris part. Il s'agit de la fonte d'une cloche monumentale, dont il sera fait hommage à Notre-Dame de Fourvière, et qui, par le fini du travail et par son poids (25 mille kil.) sera supérieure à tout ce qui peut se voir en ce genre dans l'univers chrétien.

Placé au sommet de Fourvière dans un clocher construit *ad hoc*, près du sanctuaire de la Vierge, ce bourdon colossal sera pour la cité renommée comme la plus religieuse du monde, une sorte de signal de ralliement qui réunira l'armée des chrétiens sous l'égide tutélaire de la puissante madone, et pour les générations futures un témoignage des sympathies religieuses de notre époque.

—On écrit de Rome, le 18 novembre:

L'abbesse Mieczyslawska a été admise avant-hier en présence du Saint-Père. Elle était accompagnée de l'abbé Jelowiecki, son compatriote. Le P. Rillo, de la Compagnie de Jésus, avait été également appelé pour servir d'interprète, car la vénérable religieuse ne parle que le polonais et le russe. Le Saint-Père a été douloureusement ému en entendant le récit des tortures atroces infligées en Russie, à ceux qui persévéraient dans leur foi. «Il est bien possible, s'est écrié le Saint-Père, que, pendant sept ans, vous ayez tant souffert, sans que ni moi ni personne nous en ayons été informés!» L'abbesse est âgée de soixante quatre ans: Sa fuite du couvent, où l'horrible Siemasko l'avait condamnée à tout souffrir, tient du miracle. Malgré son âge avancé, malgré l'ardente poursuite de ses bourreaux, malgré la police et les paysans envoyés sur ses traces, malgré une neige épaisse et une immense distance, la mère Mieczyslawska a pu gagner la frontière et venir, martyre de sa foi, servir de témoignage à ceux qui douteraient encore de la persécution systématique et des horribles cruautés du gouvernement russe. La conservation de sa vie tient elle-même du prodige; elle a le crâne enfoncé par un coup de talon de l'évêque apostat Siemasko; ses pieds sont gonflés et tordus par les chaînes qu'elle traînait, et son cou porté encore la marque de la corde au bout de laquelle ses bourreaux la promenaient dans le lac. Elle était journellement plongée dans l'eau, jusqu'au moment où, la croyant sans forces, ses bourreaux la retiraient par un crochet pour l'amener sur le bateau. Comme la douleur l'empêchait de parler, elle n'avait que la force de faire avec le doigt le signe qu'elle ne consentait pas à apostasier. Alors on la replongeait de nouveau. Elle dit avoir écrit une supplique à l'Empereur pour se plaindre des tortures de Siemasko. L'Empereur, après avoir lu la lettre, la renvoya à Siemasko, qui arriva, rouge de colère, au couvent, et, après un torrent d'injures, il la souffleta avec la supplique et la frappa au visage. Le Saint-Père a écouté tous ces détails les larmes aux yeux. Sa Sainteté a ordonné au R. P. Rillo et à l'abbé Jelowiecki de les mettre par écrit le plus scrupuleusement possible.

S. Em. le cardinal secrétaire d'Etat était allé voir, au couvent du Sacré-Cœur, la T. R. mère Mieczyslawska, le jour même de son arrivée à Rome, le lendemain, elle reçut la visite de S. E. le cardinal Mezzofanti.

L'arrivée de l'empereur de Russie avait été fixée au 18 du courant, comme je vous l'annonçais dans ma lettre du 1^{er} octobre. Les nouvelles postérieures apprennent que l'empereur ne viendrait pas avant un mois, lorsqu'enfin, aujourd'hui, le bruit se répand que le Czar renonce à son voyage à Rome. Il est probable que le comte de Boutenisch, ministre de l'Empereur, à Rome, mandé par lui à Palerme, aura fait connaître à son souverain la véritable disposition des esprits à son égard, dans la Ville-Eternelle.

Quoi qu'il en soit, le but réel du voyage de l'Empereur à Rome serait d'obtenir lui-même directement de Sa Sainteté une dispense pour le mariage d'un fils de l'archiduc palatin avec la grande-duchesse Olga ; il espère, en agissant lui-même, emporter d'assaut toutes les difficultés. Mais la cour d'Autriche a pris les devants ; des instructions secrètes auraient été expédiées au comte de Lutnow, ambassadeur d'Autriche à Rome, pour qu'il eût à s'opposer à la concession de la dispense dont il s'agit. Le prince de Metternich a dû sans doute se montrer très flatté pour son souverain de l'honneur qui revenait à la famille d'Autriche de cette demande personnellement faite par le Czar, d'un fils de l'archiduc palatin pour sa fille, la grande-duchesse Olga ; pour cette raison il ne pouvait ouvertement, s'opposer à la demande de l'empereur de Russie. Toutefois, le prince de Metternich est trop habile homme d'Etat pour ne pas avoir pénétré sur-le-champ les intentions et les vues de l'empereur Nicolas et vu clairement les conséquences qu'aurait le mariage d'un archiduc avec une princesse schismatique grecque dans la Hongrie, où l'on compte plusieurs centaines de mille habitants appartenant à la religion grecque, et cela surtout dans un moment où tous les esprits sont travaillés par les idées de nationalité slave.

ANGLETERRE.

—A l'occasion de la conversion de M. Coffin, vicaire de Ste. Marie Magdeleine, à Oxford, le *Morning-Herald* révèle un fait assez intéressant.

« Lors de la récente consécration de l'église Saint-Sauveur, à Leeds, dit-il, on avait proposé de signer une protestation de dévouement à l'Eglise anglicane, avec déclaration d'aversion pour le papisme. Un grand nombre de membres du clergé, présents, la signèrent. Le docteur Pusey et ses amis refusèrent de la signer.

« Cependant, ajoute le *Herald*, ceux-là même qui, pour nous servir de l'expression pittoresque de l'évêque de Landaff, empoisonnent les sources de l'enseignement religieux et pervertissent les esprits des jeunes gens à demi-éclairés, ceux-là conservent leurs places d'honneur et d'influence à Oxford, et ils préparent chaque jour de nouvelles victimes pour Rome. »

Victimes heureuses, dirons-nous, puisque la vraie lumière se manifeste à elles, pour leur assurer les ineffables consolations de la foi et les miséricordes divines !

ALLEMAGNE.

—Les misères du protestantisme se font sentir dans le royaume de Wurtemberg aussi bien que dans tout le reste de l'Allemagne : partout on a recours aux mêmes palliatifs, à la convocation de synodes nationaux. C'est dans la suprême église épiscopale des souverains sur la corporation évangélique, que l'on trouve la cause générale et spéciale de sa désorganisation actuelle sous le rapport de la foi aussi bien que la discipline. Les organes périodiques du protestantisme allemand déclarent hautement que ce système, imprudemment admis par les auteurs de la réforme, a produit avec le temps l'ÉTAT D'OSIFICATION dans lequel est tombée l'église qu'ils prétendaient former. Ils demandent en conséquence que leur église soit émancipée de l'Etat, ce qui tout au moins elle y obtienne une représentation stable, composée de ministres et de laïques, qui puisse servir de contrepois à l'omnipotence de l'Etat. Ce n'est qu'à cette condition, disent-ils, que le souverain pourrait continuer à exercer des attributions de l'autorité spirituelle dans ses Etats. Quant à la grande dissidence qui s'est établie entre le protestantisme dogmatique et les *libres penseurs*, le remède leur paraît fort simple, c'est celui d'une mutuelle tolérance, à la condition que les *piétistes* donneront un peu plus de carrière à la raison individuelle, et que les *libres penseurs* se rapprocheront d'eux par un peu plus de piété. Ces réflexions sont frappantes, quant à la situation du protestantisme en Allemagne ; mais elles paraissent bien peu concluantes quant au remède qu'elles proposent.

NOUVELLE-CALÉDONIE.

Missionnaires à la Nouvelle-Calédonie.—On sait que le *Bucéphale* devait conduire à la Nouvelle-Calédonie M. G. Douaire, évêque d'Amata, et MM. Rougeyron et Viard, missionnaires français, envoyés par l'œuvre de la Propagation de la foi, dont le siège principal est à Lyon, afin de concourir au développement de la civilisation et de la religion dans les îles de l'Océanie. Le navire est arrivé le 19 décembre 1845 en vue de l'île, et, après le débarquement que suivit un cordial accueil des habitans d'Opao, les missionnaires reçurent du roi Tia Pomma la faculté d'établir la mission au village de Balade.

Voici comment un des voyageurs qui accompagnaient les missionnaires rend compte de l'effet produit sur les indigènes par la première messe célébrée sur cette terre barbare, en présence du souverain et de ses sujets, dans l'emplacement que devait occuper le presbytère de la mission.

« Au roulement du tambour, qui annonça le commencement de la messe, il s'établit un silence imposant au milieu de ces sauvages habitués à exprimer leur étonnement par de bruyants éclats. Après l'évangile, Monseigneur

nous adressa, au sujet de l'œuvre que nous accomplissions, disait-il, en commun, une touchante allocution, pendant laquelle l'attention des naturels fut dirigée sur lui d'un air aussi religieux que s'ils avaient pu comprendre les pieuses paroles par lesquelles le bon évêque invoquait pour eux le grâce du Tout-Puissant.

« En ce moment, du reste, naturels de Balade, matelots et officiers français, missionnaires, tous semblaient également pénétrés de ce qu'il y avait de solennel dans cette première célébration de la messe sur une terre où le nom de Dieu était encore ignoré.

« Les travaux d'établissement des missionnaires se firent dans les premiers jours de janvier, et l'inauguration en eut lieu avec la même touchante solennité.

« L'œuvre de la Propagation de la foi paraît d'autant plus facile à accomplir, que ces peuplades semblent n'avoir aucun culte, pas même de croyances un peu positives ; le respect dû aux morts est le seul sentiment religieux auquel ils ne soient pas étrangers. »

CHINE.

—Le catholicisme a fait d'heureux progrès en Chine depuis cinq ans. Mgr. Miguel Calderon, de l'ordre des dominicains espagnols qui sont en mission dans la province de Fo-Kien, évêque coadjuteur du vicaire apostolique de cette mission, a écrit au procureur de son ordre une lettre qui ne laisse pas d'être consolante pour les fidèles.

Il y a cinq ans, loin d'avoir des églises, les nouveaux apôtres de la Chine étaient obligés de se cacher pour se soustraire aux persécutions ; aujourd'hui, au contraire, leur existence est publique et ils sont en grande vénération ; ils ont élevé çà et là des temples qu'une grande foule de convertis de tout âge et des deux sexes remplissent journellement et publiquement. Le pieux évêque avoue qu'il n'a jamais été plus ému que depuis qu'il célèbre les saints mystères au milieu de ces populations qui chantaient avec tant de joie les louanges du Très-Haut.

Ces manifestations ne sont jamais troublées ni par les infidèles ni par les mandarins. Il y a quelque tems, un mandarin parcourait la ville de Fogan durant la nuit ; un agent de la sécurité publique attira son attention sur le chant des chrétiens qui résonnait dans le silence. « Le chant des chrétiens est très-harmonieux, » répondit le mandarin.

En d'autres provinces les missions n'ont pas eu encore des résultats aussi satisfaisants ; on empêche les réunions publiques ; toutefois les persécutions ont cessé, et chacun peut exercer chez lui le culte que bon lui semble.

NOUVELLES POLITIQUES

CANADA.

—La Gazette officielle contient de nombreuses nominations et promotions dans la milice du Haut-Canada.

Les journaux anglais de Montréal publient un ordre général par lequel Son Excellence l'administrateur du gouvernement, comptant sur la loyauté et le zèle de toutes les classes des sujets de Sa Majesté, invite les officiers commandant les différents bataillons de la milice du Bas-Canada, à profiter de la cessation des affaires qui a lieu dans cette saison de l'année, pour mettre incessamment leurs bataillons respectifs sur le meilleur pied que le permet l'état actuel de la loi.

Cet ordre général est accompagné de certaines instructions aux officiers commandant des bataillons ou des compagnies, et leur enjoint de se conformer strictement aux dispositions de la section 5 de l'ordonnance de la 1^{ère} année de Sa Majesté, à laquelle il n'a jamais été donné suite, mais qui a été remise en vigueur par un acte de la dernière session de la législature. Voici cette section d'après laquelle on remarquera que tout officier ou sergent de milice est en même temps officier de paix. *Canadien.*

ITALIE.

—A la date du 11, de novembre l'empereur Nicolas était toujours à la ville Olivazza, près de Palerme, vivant dans une retraite absolue, et ne voulant être considéré que comme le général Romanoff. « Il n'a pas reçu le corps diplomatique étranger, dit une lettre, et s'est refusé aux honneurs et à toutes les fêtes qu'on lui offrait. Le prince Albert de Prusse et cinq à six personnes sont seuls admis à sa table. Les soirées s'écoulent paisiblement à Olivazza, sans vives distractions. On se réunit dans le salon de l'impératrice, où sont invités quelquefois le prince Partauna, le duc de Serra di Falco et le marquis de Forcella.

« Dans la journée, le czar fait des promenades à cheval ou en voiture avec le roi des Deux-Siciles ; il porte ordinairement un froc ou une redingote noire avec les épaulettes de général. Il travaille souvent avec le comte de Nesselrode, son ministre des affaires étrangères.

« Le 10, l'empereur a invité le roi Ferdinand à déjeuner à bord du bâtiment à vapeur le *Kantschatka* ; il s'y est trouvé le premier avec sa fille, la grande-duchesse Olga, pour faire une réception solennelle à son royal hôte. Le roi, accompagné de la comtesse d'Aquila, s'y est rendu dans la yole royale, et a été salué, à son arrivée, par la musique du bâtiment. Le czar, en uniforme de cuirassier, attendait le roi au haut de l'escalier de tribord dans une attitude militaire, et tenant la main à la visière de son casque. Lorsque le roi eut monté l'escalier, il l'a embrassé avec effusion.

« S. M. l'impératrice a affecté 600 onces par mois (7,000 fr.) au soulagement des pauvres de Palerme. Cette somme sera distribuée par une commission que préside le duc de Serra di Falco. »

ESPAGNE.

Affaires d'Espagne.—On signale de Madrid les tristes expédients à l'aide desquels le cabinet Narvaez veut faire triompher les candidats impopulaires qu'il présente aux suffrages des électeurs ; candidats choisis, sans exception, parmi les employés du gouvernement, les militaires en activité, les chefs politiques, les intendans, etc. Des agens de confiance ont été envoyés dans les provinces pour donner plus de force à l'action des autorités et aux travaux électoraux. On ne sait ce que cela veut dire. Le gouvernement espagnol s'inspire à merveille des conseils, de l'exemple du nôtre ; et il n'aura point fallu un très-long tems à la Péninsule pour arriver à cette *loyauté* du système représentatif qui, grâce aux ambitieux et aux intrigans des révolutions, n'est que la mystification la plus complète. Mais qu'elle se console à cet égard, comme sur les autres incidens de l'arbitraire ministériel ; qu'elle se console comme ces malheureux qui languissent dans les cachots ou dans l'exil : Narvaez ne vient-il pas d'être fait duc de Valence, avec exemption de tout droit fiscal ? " N'est-ce pas là, en effet, dit le *Clamor publico*, une récompense nationale qui doit porter la joie au cœur du peuple entier ? "

PROVINCES-RHÉNALES.

—Les journaux allemands nous annoncent qu'un grand nombre d'arrestations ont été faites à Posen dans la matinée du 5 de ce mois. L'autorité militaire avait déployé un appareil menaçant, et des patrouilles sillonnaient les rues dans toutes les directions. Il s'agit, assure-t-on, de la découverte d'un complot communiste et politique à la fois, les conjurés s'étant proposés pour but le rétablissement de la nationalité polonaise aussi bien que la réalisation des utopies socialistes. Les individus arrêtés sont en majeure partie des ouvriers ; il y a cependant aussi quelques personnes compromises dans la bourgeoisie.

Des visites domiciliaires ont été faites chez quelques habitans aisés, et notamment chez un libraire, dont l'arrestation a causé une vive sensation dans toute la ville. La police a également fait de nombreuses captures dans les campagnes voisines ; en attendant que cette affaire s'éclaircisse, les prisons regorgent de prévenus.

TURQUIE.

—On lit dans *l'Impartial de Smyrne* du 28 octobre : " Un épouvantable incendie vient de plonger la ville des Dardanelles dans la consternation. Le feu s'est déclaré le 25, à onze heures du matin, dans une maison grecque, et, alimenté par un vent du nord d'une extrême violence, il s'est répandu dans plusieurs directions.

" Toutes les maisons grecques, à l'exception de quarante, toutes celles des Juifs, à l'exception d'une seule, quarante maisons turques, soixante-dix arméniennes, beaucoup de magasins et un grand nombre de boutiques, la synagogue et deux mosquées ont été la proie des flammes. L'église grecque et l'église arménienne ont été sauvées comme par miracle, grâce au courage et au dévouement de plusieurs Grecs et Arméniens. "

NOUVELLE-ZÉLANDE.

Les Anglais à la Nouvelle-Zélande.—On a des avis de la Nouvelle-Zélande, plus récents que ceux qui ont annoncé une première défaite des troupes anglaises dans une attaque dirigée contre le camp du chef Heki. Depuis lors, les Anglais ont réussi à traîner des canons sur une montagne qui domine le camp, et les indigènes ont profité de la nuit pour se retirer et abandonner leurs retranchemens. Maîtres des retranchemens, les Anglais ont rasé le fort.

Les journaux de Sidney disent que le corps du capitaine Grant, resté entre les mains des indigènes, a été par eux rôti et mangé. Ils auraient également rôti et mangé un soldat du 99^e régiment, fait prisonnier et mis au feu encore vivant, mais d'autres lettres démentent ces faits.

ÉTATS-UNIS.

Encore un grand incendie.—Le *New-York Express* du 15 décemb. dernier contient les détails d'un incendie des plus désastreux qui avait éclaté l'avant-veille, pendant la nuit, à Sagg-Harbor, comté de Suffolk (New-York). Le feu prit, vers 9 heures, dans une maison en bois ; le vent soufflait alors avec violence : les flammes gagnèrent en peu d'instans cent maisons (d'autres rapports disent cent soixante-dix) qui furent entièrement consumées. Au nombre des édifices détruits se trouvent la Banque du comté de Suffolk et deux hôtels. La perte en maisons seulement est évaluée de 100 à \$150,000, celle en marchandises ne peut être encore connue. Le feu a ravagé le quartier du commerce et porté un coup dont la cité ne se relèvera pas de sitôt. Cet incendie est, pour Sagg-Harbor, aussi désastreux que l'a été celui de Pittsburg.

—Il s'est fait une crue d'eau des plus considérables dans la rivière du Kennebec dans le mois de novembre dernier : les plus anciens habitans ne se rappellent pas avoir vu l'eau monter si haut qu'elle a fait cette année. Les caves étaient inondées, les quais à quatre ou cinq pieds sous l'eau, les navires dans le port s'amarrèrent dans la rue et aux maisons de briques ou d'immeubles trains de bois étaient charriés par milliers par la rapidité des eaux. A Auguste, les eaux ont emporté un moulin à scie, dont la perte est évaluée à \$50,000. A Sandy River tous les ponts ont été entraînés. A Gardiner, l'eau a envahi plusieurs magasins dont toutes les marchandises ont charriées : un moulin a été entraîné à Freeport et un autre à Saccarappa.

Extrait de la *Gazette des Opelousas*.

LE FRATRICIDE.

Valentin de Sergines n'avait encore que quinze ans quand il per-

dit sa mère, ange de piété, de douceur, qui ne regretta de la vie que son cher Valentin. Qu'allait-il devenir avec un caractère de feu, et un père trop bon, trop faible pour ce fils unique ? Les principes de religion que madame de Sergines avait essayé d'inculquer dans le cœur de Valentin avaient touché son fils au moment de sa première communion : depuis, éloigné de la maison paternelle pour finir ses études, le pauvre enfant avait succé, avec le venin de l'irréligion, les passions les plus dévorantes.

M. de Sergines s'était marié tard ; il n'avait plus de parent auprès de lui, et Pennui de vivre seul, privé de son unique enfant, le porta à reprendre son fils. C'est de ce moment que commença entre M. de Sergines et Valentin une vie pleine d'orages. Aveuglé par sa tendresse, ce bon père voulait que son fils fût heureux, et pour cela, il le jeta dans le tourbillon de la bonne compagnie. Mais la bonne compagnie n'était point ce qu'il fallait à Valentin. Si elle est souvent le foyer de penchans vicieux, elle cache au moins ces mêmes penchans sous des bienséances qui gênent le vice sans pudeur ; aussi Valentin s'éloigna-t-il de ses anciens amis pour se lier avec des libertins dont les scandaleux écarts n'avaient que trop éclaté. Ces pécheurs hardis et superbes ne se contentaient pas de faire le mal, ils s'en vantaient et s'en glorifiaient, et s'imaginaient s'élever au-dessus des choses humaines par le mépris de toutes les lois. M. de Sergines, après avoir poussé la bonté jusqu'à la faiblesse, exaspéré enfin par les criminelles extravagances de son fils, lui fit des scènes d'autant plus violentes, que, comme tous les gens faibles, il ne sortait de son caractère que pour entrer dans des colères frénétiques.

Valentin aimait son père : il ne tenait plus aux sentiments honnêtes que par cet amour filial. Cependant, irrité de trouver un obstacle à des passions qu'il ne voulait pas combattre, il résista insolamment aux ordres de M. de Sergines, et finit par quitter la maison paternelle pour trouver en Amérique la triste liberté de mal faire. Cette fuite irrita encore la colère de M. de Sergines ; il répéta cent fois qu'il était trop heureux d'être débarrassé d'un si mauvais sujet. Un mois après, il chercha des excuses à la conduite de son fils... *Il était si jeune ! il eût peut-être fallu fermer les yeux sur de semblables étourderies.* Six mois ne s'étaient pas écoulés, que M. de Sergines, oubliant les honteux égarements de Valentin, s'attendrissait en se rappelant sa tendresse filiale, son esprit, sa grâce, et finit par pleurer amèrement son absence.

Le besoin d'aimer et d'être aimé rendait l'isolement insupportable à M. de Sergines ; il finit par se décider à former de nouveaux liens, et se maria à une veuve de trente ans, dont il eut un fils. Cet enfant, qu'on n'osait espérer, fut reçu avec des transports de joie, et le bonheur revint animer le château de Sergines, où s'était fait le mariage.

Ce calme ne fut pas long : Valentin reparut tout-à-coup sur la scène, et son père le reçut avec la tendresse la plus vive, l'oublia le plus absolu du passé. Cependant le retour de cet enfant prodigue, tout en comblant les vœux du bon vieillard, vint le frapper au cœur d'un trait acéré. Quel changement dans Valentin ! Quoi ! c'est là ce jeune homme à la noble tournure, aux traits réguliers, au teint plein de fraîcheur ? Oui, le voilà tel que la débauche l'a fait, vieux à vingt-cinq ans, les joues pâles, hâves, les yeux éteints et la démarche incertaine. Valentin, en revoyant son père, ressentit une joie pure qui vint animer un instant ses regards. Et comment son cœur glacé ne se serait-il pas réchauffé en se trouvant pressé sur ce cœur paternel, foyer d'un éternel amour ! Mais lorsque M. de Sergines fit part de son mariage à Valentin, mais lorsqu'il lui présenta sa femme et son enfant nouveau-né, l'expression la plus terrible vint assombrir la figure de Valentin. Au lieu de s'approcher de sa belle-mère qui vient à lui avec un empressement amical, il se recule, et dit : " Si j'avais su, madame, que cette maison fût devenue celle d'une étrangère, je ne m'y serais pas présenté.—Pourquoi, répondit madame de Sergines, mon cher fils traite-t-il d'étrangère celle qui l'aime déjà et qui désirait ardemment son retour ?—Vous, vous désiriez mon retour ? Une marâtre craint le fils de son mari, et vous me haïssez.—Lorsque tu connaîtras mon excellente Sophie, tu lui rendras justice. Reste avec nous, mon Valentin, et juge par toi-même des vertus de ma femme. Regarde mon petit Ernest, il a tes traits et ne m'en est que plus cher. Sois son ami et son protecteur : car, vois-tu, je m'en irai bientôt, je suis vieux ; mais toi, tu seras un autre moi-même pour protéger la veuve et l'orphelin. Pauvre petit ! embrasse-le donc, il te sourit. "

Les bras croisés et l'air farouche, Valentin regarda l'enfant en branlant la tête : " Voilà donc celui que vous me préférez ! s'écria-t-il.—Que dis-tu ?—La vérité.—Mon fils, veux-tu donc hâter ma mort par cet injuste soupçon ? Est-ce toi qui peux douter de ma tendresse ? "

Valentin, reste auprès de ton vieux père, et tu verras s'il l'aime encore.—Je resterai."

Oui, il resta sous le toit paternel, ce fils ingrat ; mais ce fut pour y porter la désolation. Il dissimulait avec peine sa haine contre deux innocents, et les prévenances de sa belle-mère ne purent vaincre ce naturel jaloux. Toutefois l'excellente femme, fidèle à la morale évangélique, ne cessa de faire du bien à celui qui la détestait : elle poussait la sublimité de la charité fraternelle jusqu'à vouloir contraindre Valentin à l'aimer : car, pensait-elle, sa haine est un crime dont il faut que je délivre son âme. C'est ainsi que se vengent les chrétiens. Oh ! qu'elle est belle, cette vengeance pleine de miséricorde et de justice !

Mais hélas ! ces nobles efforts vinrent échouer contre les passions déchaînées de Valentin. Non seulement il abhorrait son frère, mais il regrettait la portion de fortune dont il serait frustré à la mort de son père. La cupidité ouvre la porte à tous les crimes ; il en est un, affreux, épouvantable, qui germe dans le sein de Valentin. Un soir que l'enfant, abandonné par une bonne imprudente, dormait dans son berceau, loin de ses parents, et des domestiques, qui soupait dans un lieu secret, un monstre se glisse dans les ténèbres en rampant comme Satan lorsqu'il veut surprendre l'innocence ; il s'approche du berceau, et là, sa main fratricide étouffe la tendre victime. L'âme de l'enfant, qui n'avait fait qu'effleurer la terre, se trouve tout-à-coup dans le sein du Père céleste, et les cris de son agonie se changent en cantiques d'allégresse.

Valentin s'enfuit, poursuivi par d'horribles remords. N'a-t-il point été vu ? n'a-t-il point laissé d'indices de sa présence ? Il tremble, il écoute : le silence règne partout, et ce silence l'effraie. Bientôt des cris déchirants font retentir le château. Ah ! ce sont ceux d'une mère : entendez-vous, comme ils partent du fond de ses entrailles ! Ils montent sûrement vers le ciel pour lui demander vengeance. Et ces gémissements sourds, et cette voix tremblante, de qui est-elle ? c'est celle du vieillard, pleurant sur le cadavre de l'enfant de sa vieillesse. Valentin se trouble, il se retire à Pendroit le plus obscur de sa chambre ; il s'effraie du bruit de sa respiration qui va peut-être le trahir : son sang est glacé, sa pâleur mortelle.... Cette pâleur, comment l'expliquerait-il ?.... car on vient, on l'appelle, on approche. Où peut-il fuir ? Fuir ? mais sa fuite le déclarerait coupable. Il faut rester, paraître et payer d'audace ; il le faudrait sans doute, mais les jambes du criminel plient sous lui. Enfin la porte s'ouvre, des domestiques s'élançant vers Valentin, en criant : " L'enfant est mort, mort subitement. Madame est sans connaissance ; Monsieur, désespéré, court du berceau d'Ernest à sa femme expirante, et sa tête semble égarée. Il vous appelle : venez, venez."

Valentin fait un effort, et sort machinalement de sa chambre, comme un homme que l'on mène au supplice, et qui n'a plus que la résignation de la stupeur et du désespoir.

Aussitôt que son père l'aperçoit, il se jette dans ses bras avec des sanglots déchirants, " Ils sont morts, morts tous deux ! dit-il. Valentin, vois cet ange, vois sa malheureuse mère sans vie, sans mouvement : ah ! si tu m'aimes, souhaite que la mort me réunisse à eux. Car.... ne te fâche pas, mon Valentin, je les aimais. Va, creuse un tombeau pour nous trois, là seulement, mes douleurs s'endormiront."

A continuer.



VARIÉTÉ.

Pommes de terre.—Victor Paquet a fait part dernièrement à l'académie des sciences de Paris d'un procédé fort simple et d'une application facile, qu'il a lui-même employé. Il laisse ressuyer à l'air les pommes de terre nouvellement arrachées, puis il prend de la chaux vive en poudre, à laquelle il ajoute un quart de suie de cheminée et de charbon de bois pilé ; il répand ce mélange sur les tubercules, les soupoudrant comme des poissons qu'on veut faire frire. Cette opération peu coûteuse a arrêté le développement de la maladie dans les pommes de terre attaquées, et a prévenu le mal, quant à celles qui étaient restées saines.

M. le docteur Variets, de Bruxelles, indique le remède suivant, qui consiste à placer pendant 18 ou 20 minutes les tubercules dans un four chauffé à 64 ou 65 degrés Réaumur. 80 cent. ; une eau noirâtre et fétide s'échappe par ce moyen ; la partie attaquée se dessèche et devient brune ; elle n'a plus aucune action ; et on l'enlève facilement avant la cuisson. M. Variets trouve que les pommes de terre malades qui ont subi cette préparation sont meilleures que les bonnes pommes de terre en tems commun.

Il est à observer toutefois qu'il ne faut pas laver les tubercules avant de les soumettre à l'action de la chaleur. Dans ce cas, la gangrène serait inévitable.

—On a déjà parlé bien souvent dans les journaux des projets de percement de l'isthme de Panama pour y établir un canal, et un article, publié il y a quelques mois par le *Journal des Débats*, faisait espérer qu'une compagnie française allait se mettre à la tête de cette vaste entreprise. Cependant il n'en a plus été question depuis cette époque, et il paraît maintenant qu'il se forme en Angleterre une compagnie puissante pour exécuter cette vaste

entreprise et pour en faire profiter exclusivement la Grande-Bretagne. Un officier anglais de génie est arrivé à Londres, au commencement du mois de septembre, avec des travaux complets pour le percement de cet isthme. Il s'est adressé à plusieurs banquiers influents de Londres qui se sont formés en comité pour prendre connaissance de ses plans, de ses détails estimatifs etc., et ce comité a dû se réunir ces jours-ci afin de hâter la conclusion de cette affaire. La compagnie qui se formerait pour l'exécution de ce canal établirait une ligne de paquebots à vapeur entre un des ports d'Angleterre et Chagres, tandis qu'une autre ligne de steamers ferait le trajet du côté de l'Océan Pacifique entre l'isthme de Panama, le Chili et toute la côte de l'Amérique du Sud dans cet hémisphère.

ÉGYPTE.—Méhémét-Ali, après s'être assuré du peu d'abondance des récoltes en Egypte, vient de rendre un décret qui prohibe la sortie de toutes les denrées nécessaires à la vie. Un avis au commerce, conçu dans ce sens, a été publié officiellement le 22 octobre.



BUREAU DE L'ADJUDANT GÉNÉRAL DE MILICE,
Montréal, 6 janvier 1846.

ORDRE GÉNÉRAL,

SON EXCELLENCE l'Administrateur du Gouvernement ayant été informé que plusieurs Officiers de Milice dont les nominations ont été dûment publiées n'ont pas encore reçu leurs commissions, il lui a plu d'ordonner aux Officiers commandants des corps, de fournir immédiatement des listes de tels Officiers dans l'ordre de leur nomination, spécifiant avec toute la précision possible la date de chaque nomination.

Par ordre,

A. GUGY,
Col. et Adjd. Gén.

BUREAU DES PERTES DE 1837-38, BAS-CANADA.

Garde-robe de l'Assemblée Législative.

Montréal, 22 décembre 1845.

AVIS PUBLIC est par le présent donné que les Commissaires nommés pour s'enquérir des pertes souffertes par les sujets de Sa Majesté, pendant les troubles du Bas-Canada en 1837-38, et de celles qui en proviennent et en résultent, siègent journellement dans le Garde-robe de l'Assemblée Législative, en cette cité, depuis 10 heures A. M. jusqu'à 3 heures P. M.

Toutes les réclamations devront être par écrit et adressées comme suit : à J. G. BARTHE, Ecuyer, Secrétaire de la Commission.

Par ordre

J. G. BARTHE,
Sec. Com. sur les Pertes.

À être inséré deux fois par semaine dans tous les journaux publics du Bas-Canada, jusqu'à nouvel ordre. — 30 décembre.

AVIS AUX INSTITUTEURS.

A VENDRE,

LE PETIT ABRÉGÉ DE GÉOGRAPHIE ET D'HISTOIRE DU CANADA, suivi de *Notions sur la Grammaire Anglaise et sur l'Arithmétique*.—Prix, 5 shillings la douzaine ; 6 deniers en détail.—S'adresser au Bureau des MÉLANGES ou à l'ÉVÊQUE.

LIVRES

A L'USAGE DES

ÉCOLES CHRÉTIENNES ET AUTRES,

A CINQ PAR CENT,

Meilleur marché que partout ailleurs.

LES Soussignés viennent encore de réduire les prix de leurs Livres à l'usage des Écoles, il devient inutile pour eux d'en fournir de nouveau une liste avec prix, exposés qu'ils sont d'EN RÉDUIRE ENCORE LES PRIX DE JOUR EN JOUR, ils s'engagent à les vendre A CINQ PAR CENT, MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS, POUR ARGENT COMPTANT.

E. R. FABRE & Cie.

Rue St. Vincent, No. 3. }
6 novembre 1845. }

AGENCE D'ORNEMENS ET OBJETS D'ÉGLISE.

À MONTRÉAL, CHEZ LES SŒURS GRISES (HOPITAL-GÉNÉRAL.)

À QUÉBEC " MM. J. ET O. CRÉMAZIE, RUE STE. FAMILLE, No. 9.

À NEW-YORK " J. C. ROBILLARD, RUE BEAVER, No. 32.

MESSIEURS LES CURÉS apprendront sans doute avec plaisir que dans le but de faciliter leur choix et d'accélérer l'expédition de leurs commandes, les Dames de l'Hôpital Général viennent d'accorder au Soussigné, leur puissante entremise auprès du Clergé de ce Diocèse.

Les doutes qu'on aurait pu entretenir, lors d'une annonce précédente au sujet des précieux avantages de cette nouvelle voie d'importation d'objets d'église, ne peuvent manquer de disparaître aujourd'hui, en présence de la recommandation et du concours de l'Établissement si respectable qui veut bien devenir intermédiaire des ordres à remettre au Soussigné.

Dans l'exécution des objets désirés, les fabricants s'attacheront spécialement à la nouveauté des dessins, à la bonne qualité et surtout aux bas prix qui ont déjà signalé les divers ornemens livrés au clergé des États-Unis et de ce pays.

POUR PLUS AMPLES DÉTAILS, les MM. du Clergé voudront bien s'adresser à l'HOPITAL-GÉNÉRAL où sont mis en vente, quelques ornemens dont le bon goût ne peut manquer de plaire et d'obtenir de nouvelles commandes.

ON y trouvera aussi des ECHANTILLONS

DE DRAP D'OR ET D'ARGENT.
SATINS DE DIVERSES COULEURS.
DAMAS BROCHÉ OR OU ARGENT.
ORFROIS DE DALMATIQUES
" " CHAPÉS.

— DE PLUS —

CROIX DE CHASUBLES ASSORTIES,
ÉTOILES PASTORALES " "
SUR DAMAS BLANC, VERT, VIOLET, CRAMOISI ET NOIR.
BROCHÉ OR OU ARGENT AVEC OR SANS COULEURS.
GLANDS DE DALMATIQUES ET D'ÉTOILES.
FRANGES ET GALONS OR FIN
" " OR MI-FIN,
" " SOIE JAUNE ET BLANCHE.

Il est important d'observer que le but de l'agence acceptée par les DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL n'étant que de concentrer les ordres de ce diocèse; les articles livrés à leur établissement seront tous portés aux prix de la facture originale qui sera adressée directement et sans entremise, si on le préfère.

N. B. Les ornemens qu'on voudra faire confectionner en ce pays, seront importés au complet des étoffes, galons et franges nécessaires et confiés à son le désir, aux talens si connus des DAMES DE L'HOPITAL-GÉNÉRAL.

J. C. ROBILLARD, 32, Beaver St.

New-York.

ATELIER DE RELIEUR.

CHAPELEAU & LAMOTHE,

REMERCIENT sincèrement les Messieurs du CLERGÉ et le PUBLIC en général de l'encouragement qu'ils ont bien voulu leur donner et les préviennent qu'ils ont transporté leur atelier à la rue St. GABRIEL, faisant face à la rue St. THÉRÈSE à quelque pas de leur ancienne demeure.

— ET —

Ils ont l'honneur de prévenir les Messieurs du CLERGÉ, les MARCHANDS, les INSTITUTEURS et autres qu'ils viennent d'ouvrir un MAGASIN DE LIVRES D'ÉCOLES à l'usage des FRÈRES de la DOCTRINE CHRÉTIENNE et autres qu'ils vendront aux prix les plus réduits.

— AUSSI: —

Ils sont prêts à exécuter toutes RELIURES de LIVRES suivant les ordres qui leur seront donnés, et aussi promptement que possible. Ils espèrent par leur assiduité, leur attention et la modicité de leurs prix, s'assurer un PARTAGE des OUVRAGES.

CHAPELEAU & LAMOTHE.

Montréal, 19 juin 1845.

A VENDRE

À CE BUREAU ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES
ET MARCHANDS DE CETTE VILLE,

LE CALENDRIER POUR 1846.

Prix: £1 la grosse; 2 schellings la douzaine.
7 Novembre 1845.

PROSPECTUS

DE LA
PUBLICATION D'UNE NOUVELLE
CARTE GÉOGRAPHIQUE
DU
CANADA
ET DES PROVINCES ADJACENTES, &c
PAR
JOSEPH BOUCHETTE, D. A. G.

LE SOUSSIGNÉ ayant pris des arrangements pour la publication de la Nouvelle Carte ci-dessus mentionnée, désire soumettre au public le Prospectus suivant:

PLEINEMENT convaincu de l'utilité et de l'importance d'une Nouvelle Carte de la Province du Canada, démontrant la multiplicité et l'étendue des améliorations locales qui ont marqué l'avancement du Pays dans le cours des dernières quinze années, L'AUTEUR, depuis l'Union des Provinces du Bas et du Haut-Canada, s'est laborieusement occupé du renouvellement, de la révision et de l'amélioration de sa Carte des Colonies de l'Amérique Britannique du Nord, publiée à Londres en 1830.

La Carte, ainsi améliorée, contient non seulement un aperçu fidèle du CANADA-UNI, mais embrasse aussi une exacte délimitation géographique des Provinces du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, de Terre-Neuve et de l'Isle du Prince Édouard, avec en outre une grande section des États limitrophes, et la ligne de division entre les deux Pays, telle qu'établie par le Traité de Washington en 1842.

Elle comprend de plus, sur une échelle détachée, cette section des Domaines Britanniques qui se trouvent entre les Océans Atlantique et Pacifique, et qui s'étend vers le Nord jusqu'aux Mers Polaires, faisant voir les découvertes les plus récentes et le résultat des recherches qui ont eu lieu en cette partie des régions arctiques, et comprenant en même temps le Territoire de l'Orégon.

Dans ses détails, la Carte contient une délimitation scrupuleuse des divisions et subdivisions actuelles du Canada en Districts, Comtés, Seigneuries et Townships; ses organisations municipales et judiciaires; les noms et localités des Paroisses; les Villes et Villages; Canaux et Chemins de Fer, Chemins pavés en Bois et Macadamisés, distinguant les Routes et les Bureaux de Poste, non-seulement du Canada mais aussi des Provinces voisines.

Le tout, couché sur une projection géographique, et sur une échelle de 14 milles au ponce, formera une Carte de sept pieds sur quatre (7 x 4.)

Dans la construction de sa Carte, L'AUTEUR a apporté le plus grand soin et la plus grande attention, et dans sa compilation, a eu recours à des documents dont l'exactitude et l'autorité ne laissent aucun doute; et dont une portion considérable a été recueillie par lui-même à de grands travaux et d'après des informations personnelles qu'il a puisées de sources généralement officielles et authentiques.

L'AUTEUR ose croire que d'après l'état amélioré de la Province et l'Union récente, la publication d'une telle Carte serait d'un intérêt important et utile au Public; mais connaissant la grandeur et le coût de l'entreprise, il a supplié l'aide de la Législature Coloniale, et prend maintenant la liberté de solliciter l'encouragement libéral et le patronage du Public, sans lesquels il ne pourrait espérer de pouvoir accomplir la tâche qu'il est sur le point d'entreprendre.

La Carte sera gravée par les meilleurs Artistes soit d'Angleterre ou des États-Unis.

Le prix de la Carte sera, aux Souscripteurs, de £2 10s. en feuilles—ou £3 montée sur toile et rouleaux.

Les Messieurs de la campagne qui désirent souscrire pourront le faire par lettre, port-franc, adressée à Montréal à

ROBERT W. S. MACKAY

Libraire, No. 115, rue Notre-Dame.

Le Clergé, les maîtres de poste ou autres résidant dans le pays qui procureront dix souscriptions et qui répandraient pour le même nombre, recevront une copie de cette Carte, exempte de toute charge.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MÉLANGES se publient deux fois la semaine, le Mardi et le Vendredi. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année, et CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point d'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement. On s'abonne au Bureau du Journal, rue St. Denis, à Montréal, et chez MM. FABRE et LEPROTON, libraires de cette ville.

Prix des annonces. — Six lignes et au-dessous, 1re. insertion, 2s. 6d.
Chaque insertion subséquente, 7½d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion, 3s. 1d.
Chaque insertion subséquente, 10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne, 4d.
Chaque insertion subséquente, 1d.

PROPRIÉTÉ DE JANVIER VINET, PRÊTRE.